

Florian Vörös, « Le visionnage de pornographie, une connaissance charnelle des systèmes de domination », *Théorème*, n° 28, 2017, p. 209-216.

Article paru dans le cadre du numéro « Représentations-limites des corps sexuels dans le cinéma et l'audiovisuel contemporains » dirigé par A. Gaudin, M. Goutte et B. Laborde.

« Le discours d'éducation à l'image qui oppose la "vraie sexualité" à la "sexualité pornographique" prétend déconstruire les "normes" qui enserrant cette dernière. Ce discours encourt en fait surtout le risque d'imposer un ensemble de normes, certes différentes, mais tout aussi contraignantes, relatives à ce que devrait être la "vraie sexualité".¹ »

Pourquoi les hommes hétérosexuels blancs tendent-ils à se montrer si peu enclins à la réflexivité critique envers la manière dont leur sexualité est genrée et racialisée ? C'est la question que pose cet article, à travers une enquête sur les usages de la vidéo pornographique en ligne et les constructions de la masculinité réalisée en région parisienne entre 2008 et 2012. L'enquête porte sur des pratiques de réception de la pornographie qui consistent à naviguer, visionner, fantasmer et se masturber, mais aussi discuter, taire, archiver et effacer. Elle repose sur des entretiens compréhensifs approfondis² avec trente-quatre spectateurs et spectatrices, suivis de la reconstitution de leurs parcours pornographiques en ligne. Parmi les trente-quatre participant·e·s à l'enquête, douze se présentent comme des hommes hétérosexuels blancs³. Les deux tiers d'entre eux appartiennent aux classes moyennes et supérieures. Cet article examine la manière dont ces spectateurs parlent, dans le contexte spécifique d'un entretien sociologique entre hommes socialement perçus comme blancs⁴, de leur rapport intime aux images pornographiques. L'article analyse le processus par lequel la conformation à des attitudes spectatorielles gratifiantes – maturité, responsabilité, capacité à

¹ Alptraum Lux, consulté le 11 juillet 2016, « Fantasy, Reality, and the Myth of "Real Sex". What "Porn Sex vs. Real Sex" Gets Wrong », *Boinkology 101. Exploring the overlap between sex and tech*, <https://medium.com/boinkology-101/98e69aae5ea2>. Citation originale : « As it attempts to deconstruct the "norms" put forth by pornography, the "real sex vs porn sex" discourse runs the risk of enforcing a different, but no less constricting, set of norms ».

² Inspirée de Max Weber, la sociologie compréhensive part du sens que les publics confèrent aux objets médiatiques. D'une durée d'une à six heures, parfois répétés, les entretiens ont ensuite été intégralement retranscrits, puis analysés.

³ L'auto-identification comme « blanc » ou « hétérosexuel » reste le plus souvent implicite. Elle passe notamment par l'usage des pronoms « nous », « on », « eux » ou « ils » dans la relation d'enquête. À travers les termes de « blanc » et de « blancheur », je ne me réfère pas à un type corporel essentialisé mais à « un construit social aux modalités dynamiques par lesquelles, en certains contextes socio-historiques, certains individus ou groupes peuvent être assignés ou peuvent eux-mêmes adhérer à une "identité blanche" socialement gratifiante », Cervulle Maxime, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 48-49.

⁴ Pour une présentation plus détaillée de la méthodologie, de la relation d'enquête et du positionnement que j'ai adopté en tant qu'enquêteur, je renvoie à Vörös Florian, « Partager l'intimité des publics : genre, sexualité et complicité hégémonique », *Sciences de la société*, n° 153, 2014, p. 193-207.

distinguer la fiction de la réalité, condamnation des images sexistes et aveuglement à la race – conduit à la neutralisation de la réflexion critique sur le caractère genré et racialisé des affects⁵, c'est-à-dire des intensités sensorielles et perceptives en jeu dans la réception des vidéos pornographiques.

Se présenter comme mature et responsable

Ces spectateurs mettent en avant leur statut de public mature et responsable. Je pose en fin d'entretien la question « Il y a toute une préoccupation autour des effets que le porno aurait sur les comportements, qu'en penses-tu ? » et la réponse est quasi unanime : « Je ne me soucie pas de l'effet que le porno a sur moi, mais de l'effet que le porno pourrait avoir sur les jeunes ». En posant cette question, j'encourage en fait involontairement ces spectateurs à reproduire la formulation dominante d'un débat public où des experts adultes, se présentant comme non affectés par la pornographie, s'inquiètent des effets délétères de la pornographie sur le jeune public.

« - [Enquêteur :] Il y a de la préoccupation concernant les effets que le porno aurait sur le comportement de ses spectateurs...

- [Vincent, me coupe :] Moi ? Est-ce que je me soucie de ce que le porno pourrait me faire ?

- Non... enfin si... ça pourrait être ça, oui...

- Non, moi je ne m'en soucie pas vis-à-vis de moi. Je m'en soucie vis-à-vis des publics non avertis. » (Vincent, 30 ans, cadre commercial, en couple)

Un net décalage peut être observé entre d'une part les souvenirs racontés avec humour à la première personne de la découverte de la pornographie à l'adolescence et, d'autre part, la problématisation à la troisième personne de publics présumés vulnérables ou dangereux. Les spectateurs qui se rappellent de la pornographie comme d'une source positive d'exploration sexuelle avant leur « première fois⁶ » s'inquiètent parfois de pratiques similaires chez les adolescents d'aujourd'hui. Et les mêmes qui se rappellent avoir été assez mature à l'âge de treize ans peuvent estimer que douze ans est un trop jeune âge :

⁵ Paasonen Susanna et Vörös Florian, « Affects et pornographies numériques. Entretien avec Susanna Paasonen », *Poli - Politique de l'image*, n° 9, 2014, p. 80-89.

⁶ Smith Clarissa, Barker Martin et Attwood Feona, « Les motifs de la consommation de pornographie », trad. Lebel-Canto Lee, in Vörös Florian (éd.) *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015.

« Moi, le premier film porno sur lequel j'ai réussi à mettre la main, je devais avoir presque quatorze ans. [...] J'étais à un âge où je pense que, psychologiquement, j'étais vraiment prêt. [...] Je pense que je faisais vachement la différence entre la fiction et le porno. [...] Moi j'ai grandi avec internet, mais ça n'avait rien à voir avec ce que c'est aujourd'hui. [...] Aujourd'hui, il y a des gamins de dix, onze, douze ans qui le maîtrisent parfaitement, à un âge où on n'est pas encore prêt à voir des images comme ça, où on n'a pas la maturité [...] Je ne me rends pas encore compte si ça va avoir un effet sur le long terme sur le comportement de cette jeune génération. Je pense que sur les plus vieux, il n'y a pas de souci. » (Nicolas, 30 ans, ingénieur, en couple)

Le problème de l'accès des jeunes à la pornographie est aussi pensé sous l'angle du rapport entre générations. Les spectateurs adultes expliquent l'incapacité supposée de la soi-disant « génération Y⁷ » à distinguer le fantasme de la réalité par la surexposition médiatique à laquelle celle-ci serait soumise. Ce rapport d'âge et de génération s'articule ensuite à des rapports de classe et de race, étant donné que, dans le discours des enquêtés comme dans le débat public, le mot « jeunes » est souvent un euphémisme qui renvoie en fait à la catégorie plus spécifique des « jeunes de banlieue⁸ ». Selon Julien (28 ans, chef de produit touristique, célibataire), le visionnage de pornographie ne devient un problème que lorsqu'il intervient dans le contexte des « bandes » dans les « cités ». Il se fait ainsi l'écho des journalistes, psychologues et essayistes qui, lors de la médiatisation des « tournantes de cité⁹ » en 2001 puis des « émeutes urbaines¹⁰ » de l'automne 2005, ont mis en avant un supposé lien de cause à effet entre le visionnage de pornographie et la violence des « jeunes de banlieue ». Julien insiste par ailleurs sur l'importance des valeurs de « respect » et de « responsabilité » par contraste avec la vulgarité des « caïds » qui se vantent de leur « grosse bite » et traitent les femmes de « sale pute ». Louis (30 ans, ingénieur, célibataire) pourfend sur un même registre l'excès et la vantardise sexuelle qu'il attribue aux acteurs pornographiques noirs. Certes, ils ont « une matraque à la place du sexe », mais ce ne sont pas des hommes qui « assurent » dans les autres domaines de la vie sociale. Pierre (44 ans, cuisiner, divorcé, un enfant) résume

⁷ La « génération Y » est celle qui est née et qui a grandi avec les technologies numériques. Pour une analyse critique des espoirs et des angoisses associées à ce terme, voir boyd danah, *C'est compliqué : les vies numériques des adolescents*, trad. Le Crosnier Hervé, Paris, C&F Éditions, 2016 [2014].

⁸ Sur le genre et la sexualité de ce stéréotype, voir Guénif-Souillamas Nacira, Macé Éric, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2004.

⁹ Voir par exemple Drouet Jean-Baptiste, consulté le 11 janvier 2016, « Pourquoi aime-t-on si mal en banlieue ? », *Psychologies magazine [site web]*, <http://www.psychologies.com/Planete/Societe/Articles-et-Dossiers/Societe-pourquoi-aime-t-on-si-mal-en-banlieue>.

¹⁰ Voir par exemple Finkielkraut Alain, « Un certain sens de l'honneur », *L'Arche*, n° 573, janvier 2006.

cette idée en avançant que la masculinité, en tant que « statut social », est moins liée à la sexualité qu'au travail et à la famille.

On est tous des mecs mais, pour moi, un mec, c'est un mec qui assure. Qui assure son statut soit de parent – parce que moi je suis papa. Son statut social aussi : ce qu'il est dans la société. S'il est employé, s'il est chef, directeur. La masculinité c'est ça.
(Pierre)

Réactivant le dualisme corps/esprit par lequel la masculinité hégémonique s'est historiquement construite dans les sociétés capitalistes et coloniales¹¹, ces spectateurs valorisent le terme de « masculinité », qu'ils associent à l'idée d'un contrôle du corps par l'esprit, au détriment du terme de « virilité ». La force physique des acteurs pornos, envisagée comme l'expression « naturelle » et « animale » de la virilité, est certes valorisée dans l'espace privé de la sexualité. Ces spectateurs insistent toutefois avant tout sur leur capacité à tenir à distance d'eux-mêmes les représentations pornographiques de l'hyperm masculinité « grosse bite » et de l'hyperféminité « salope », qu'ils associent à la vulgarité et ainsi implicitement aux classes populaires. Si Vincent (30 ans, ingénieur, en couple) visionne régulièrement des vidéos pornos lorsqu'il dispose de temps libre chez lui en l'absence de sa compagne, il décrit cette pratique comme « stupide » et envisage la virilité comme « une forme non achevée de questionnement sur soi-même ».

Montrer que l'on sait distinguer la fiction de la réalité

Ces spectateurs, notamment lorsqu'ils sont célibataires ou en couple monogame (plutôt que multipartenaires) présentent ensuite la pornographie comme une fiction détachée de toute réalité. Lorsque je demande, le plus souvent en milieu d'entretien, si « Ce que tu aimes voir, c'est aussi ce que tu aimes faire ? » les enquêtés répondent par la négative en formulant une chaîne d'oppositions qui différencie fantasme et réalité, perversion et norme, exotisme et quotidienneté, dégradation et respect. Il est aussi frappant qu'aucun des hommes hétérosexuels interviewés n'envisage la pornographie comme une source positive d'éducation sexuelle. Fabrice (42 ans, métis, technicien, en couple, deux enfants) peut certes construire des liens entre sa passion pour le porno gonzo états-unien et sa sexualité de couple. Sa

¹¹ Connell Raewyn, « Le corps des hommes », trad. Garrot Clémence, in Hagège Meoin, Vuattoux Arthur (éds.) *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, p. 29-58 ; Dyer Richard, « The White Man's Muscles », in *White*, Londres, Routledge, 1997, p. 145-183.

compagne et lui visionnent en effet occasionnellement des vidéos de *gang bang*, où une femme a des rapports sexuels avec plusieurs hommes, et de *blow bang*, où une femme fait des fellations à plusieurs hommes. Aussi, certaines de ses pratiques sportives, comme faire des abdos tous les matins, et esthétiques, comme se raser les testicules, sont liées aux goûts pornographiques du couple. Toutefois, lorsque je questionne Fabrice explicitement sur une éventuelle vertu pédagogique du porno, il me stoppe net :

« Alors ça, je peux pas te dire, parce que la vie sexuelle, c'est quelque chose qui... [s'arrête et se reprend] Alors je sais qu'on dit beaucoup maintenant que les ados grandissent avec le porno, qu'il faut faire attention. Moi, j'ai toujours aimé le porno, et j'ai toujours su que c'était pas la vraie vie. Je crois que c'est vraiment une question d'éducation. J'ai été, je pense, bien éduqué [...] Et j'ai jamais manqué de respect à une femme. À aucune occasion. Donc je pense que ça n'a pas de lien de cause à fait. Je ferai jamais de *blow bang* avec ma femme ! J'invite pas cinq copains et... [s'arrête] Là on ne serait plus dans le fantasme. [...] On est loin de la réalité. [...] On est vraiment dans le fantasme absolu. » (Fabrice)

Savoir distinguer le fantasme de la réalité, être un spectateur responsable et rester un homme respectueux sont des qualités présentées comme indissociables, dans un contexte où le rapport des hommes hétérosexuels aux images pornographiques est hanté par le fantôme du stéréotype du consommateur « accro » et/ou violent. Si la capacité à distinguer la « vraie » sexualité amoureuse de la « mauvaise » pornographie est souvent présentée dans les discours d'éducation à l'image comme une pratique favorable à l'égalité au sein des couples hétérosexuels, la manière dont elle opère dans le discours des spectateurs interrogés conduit inversement à la naturalisation des normes et des hiérarchies de genre qui organisent les scénarios hétérosexuels conventionnels.

Dénier tout fantasme sexiste

La manière dont les spectateurs hétérosexuels se dédouanent de tout fantasme sexiste empêche l'élaboration d'un discours critique relatif à la manière dont les normes et les hiérarchies de genre organisent leur rapport au plaisir sexuel. La performance d'une masculinité responsable à laquelle ces hommes se livrent les amène à euphémiser voire à nier leur attachement à des scénarios pornographiques impliquant des éléments politiquement

problématiques. Cela est particulièrement visible dans le dernier temps de l'entretien, lequel est consacré non plus aux goûts et aux habitudes mais aux opinions concernant la pornographie. Prenons l'exemple d'Adrien (29 ans, artiste, en couple). Au début de l'entretien, ce spectateur affiche un net désintérêt pour le porno et préfère de loin parler de l'érotisme de certaines scènes cultes issues du cinéma d'auteur ou de films expérimentaux à diffusion plus confidentielle. Lorsque je le redirige vers la question du porno, Adrien raconte qu'il lui arrive de naviguer sur des sites de vidéos pornographiques à accès gratuit avec des « fantasmes assez standards » de « jolies filles » et de sexualité *hard*, tout en précisant qu'il « n'aime pas cette soumission et cette violence ». Une heure plus tard, lorsque je lui pose la question « Il y a une critique féministe du porno hétéro qui dit que c'est un porno fait par et pour les hommes au détriment des femmes, tu en penses quoi ? », il me répond : « Je suis tout fait d'accord et d'ailleurs c'est pour cette raison que je n'en regarde pas. Ou pas souvent en tous cas ».

Lorsque la conversation porte sur les représentations de la force physique masculine et de la rupture du consentement des femmes (un élément courant des scénarios pornographiques), les spectateurs passent plus de temps à parler des pornographies qu'ils ne regardent pas et des publics dont ils ne font pas partie, plutôt qu'à s'épancher sur leur propre rapport intime à ces images. Louis (30 ans, ingénieur, célibataire) oscille par exemple entre deux manières de parler de son rapport à des scénarios pornographiques qui l'attirent et le gênent par leur mise en scène spectaculaire de la soumission sexuelle féminine, voire du viol. Un premier mode consiste à reconnaître à demi-mot des sentiments mêlés de plaisir et de honte (« c'est ambigu chez moi, j'arrive pas à me... »), à travers la prudence du conditionnel : cela le « bousillera » s'il se rendait compte qu'il se masturbe devant des vidéos dont la production implique de mauvaises conditions de travail pour les actrices, ou dont les scénarios consistent en l'érotisation de la violence masculine – ces deux niveaux, de la production¹² et de la représentation, se confondent dans le discours de Louis. Un second mode consiste à nier toute tension entre ses pratiques pornographiques et ses principes politiques : Louis « ne veut pas être lié à ces trucs-là » et il est uniquement excité « quand l'intention est très claire » : « ça m'excite tant que la nana le désire ». Le déni de tout attachement affectif ambivalent à des

¹² Pour des enquêtes sur la production des images pornographiques, voir Trachman Mathieu, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013. Damian-Gaillard Béatrice, « L'économie politique du désir dans la presse pornographique hétérosexuelle masculine française », *Questions de communication*, 26, 2014, p. 39–54.

représentations médiatiques politiquement problématiques conduit Louis à se penser au-delà des rapports de genre.

La réflexivité critique vis-à-vis de ses propres fantasmes est alors remplacée par la condamnation morale des « autres » : ces spectateurs rendus « dangereux » par leurs fantasmes impliquant de la violence, de la brutalité, du sexisme ou de la misogynie. Loin de ces problèmes, qui se voient notamment associés aux « banlieues », ces spectateurs adhèrent à un idéal de masculinité « cool » et « sans prise de tête », tandis que le machisme et le féminisme sont présentés comme deux tendances hostiles au rapport apaisé entre les hommes et les femmes. L'alternative trouvée par ces hommes aux politiques féministes d'égalité est un récit d'émancipation psychologique¹³ d'une masculinité « complexée » vers une masculinité « décomplexée ». Cette dernière se présente comme équilibrée (« ne pas être dans l'excès ») et naturelle (« ne pas trop se poser la question »). Elle se construit aussi bien contre les « machos », jugés trop expressifs, que contre les « geeks », jugés trop réservés. C'est ainsi que les sentiments d'insatisfaction et d'inadaptation par rapport aux normes de masculinité, exprimés par ces hommes au cours des entretiens, se traduisent en une attitude conservatrice, qui s'accommode de la configuration hégémonique des rapports de genre.

Dénier tout fantasme raciste

Tout en érotisant la différence raciale, les spectateurs hétérosexuels blancs interrogés répondent tous « Non » à la question : « Est-ce que la couleur de peau fait une différence pour toi à l'écran ? » Alors même que son potentiel érotique est affirmé, la race est niée en tant qu'enjeu politique, laissant ainsi libre cours à l'expression d'un « racisme sans "race" »¹⁴. Les propos d'Alain (53 ans, régisseur, divorcé, un enfant) illustrent bien la manière dont un trait d'humour sur la taille des pénis des hommes noirs¹⁵ peut coexister avec le refus de parler de racisme :

¹³ Je m'inspire ici de l'analyse de Scott Joan, consulté le 11 juillet 2016, « Émancipation et égalité : une généalogie critique », *Contretemps [en ligne]*, <http://www.contretemps.eu/interventions/%C3%A9mancipation-%C3%A9galit%C3%A9-g%C3%A9n%C3%A9alogie-critique>.

¹⁴ Pour une traduction culturelle vers les contextes francophones des notions de *racelessness* et de *raceless racism*, je renvoie aux travaux de Michel Noémi, *Quand les mots et les images blessent. Postcolonialité, égalité et politique des actes de discours en Suisse et en France*, Thèse de doctorat en théorie politique, Genève, Université de Genève, 2014, p. 183-186.

¹⁵ Sur la fascination blanche pour l'hypermasculinité noire, voir Mercer Kobena, « Lire le fétichisme racial. Les photographies de Robert Mapplethorpe », trad. Cervulle Maxime, in Vörös Florian (éd.) *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, p. 111-160.

- [Enquêteur :] Et est-ce que la couleur de peau ça a de l'importance pour toi à l'écran ?
- [Alain :] Aucune !
- Aucune ?
- Aucune !
- C'est pas un truc auquel tu fais attention ?
- Aucunement. Mais alors aucunement !
- Parce que c'est souvent spécifié dans le porno...
- Oui mais maintenant il y a de tout, tu sais. Regarde les grands films pornos américains : tu verras toujours au moins un homme *black*, parce que, vu la réputation qu'on leur fait... qui est très souvent justifiée, vu la taille de leur engin. Par contre, je ne trouve pas que ce soient de bons éjaculateurs. [...] Mais, non, non, franchement, la couleur, non, ça ne fait pas de différence [...] Le racisme ne me touche pas. [...] Je ne fais pas partie de ce milieu-là, vraiment pas. [...] Ça ne me touche pas, tu vois. C'est comme pour l'homophobie. Ce sont des mots qui n'existent pas pour moi. Enfin, je sais qu'ils existent, mais... (Alain)

Deux performances de la masculinité blanche coexistent : en privé, l'obscénité des catégories raciales (« Asiatique », « Beurette », « Black », « Latino », « Interracial », etc.) permet d'intensifier le plaisir de naviguer, de visionner, de fantasmer et de se masturber ; tandis qu'en public, la pertinence de ces catégories est niée. Ce double discours est par exemple à l'œuvre dans la relation d'enquête avec Gérard (62 ans, retraité, divorcé, deux enfants). Lorsque je prends contact avec lui sur un forum internet réunissant des passionnés de pornographie, il vient d'ouvrir un fil de discussion intitulé « Danny la petite beurette ». Lors de notre entretien, il assure que la couleur de peau « n'a pas beaucoup d'importance » et que l'obsession pour « l'interracial », mot qu'il prononce ironiquement avec un accent états-unien, est quelque chose de « typiquement américain ». Cela coupe court à toute discussion sur son propre attrait pour un stéréotype ethnoracial visiblement très prisé par le public hétérosexuel masculin blanc français¹⁶.

¹⁶ Le mot-clé « beurette » était en 2014 le plus recherché depuis la France sur le site web Pornhub (un des trois sites pornographiques les plus fréquentés au monde). À propos de ce sous-genre pornographique, voir Fassin Éric, Trachman Mathieu, « Voiler les beurettes pour les dévoiler. Les double jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, vol. 21, n° 2, 2013, p. 199–217.

Conclusion

Dans un texte fondateur des *porn studies* publié pour la première fois en 1985 dans la revue *Jump Cut*, au paroxysme des *sex wars* qui opposaient alors mouvements anti-pornographie et anti-censure, Richard Dyer jette les bases d'une défense de la pornographie comme genre filmique :

« Une défense du porno comme genre filmique (ce qui, j'insiste, n'est absolument pas la même chose que de défendre tous les pornos) pourrait se baser sur l'idée qu'un art impliquant des effets corporels peut nous donner une connaissance du corps que d'autres ne peuvent pas nous donner¹⁷. »

Visionner de la pornographie revient selon Dyer à développer une « connaissance corporelle du corps », qui est à la fois « un savoir dans le corps et un savoir du corps¹⁸ ». Nous pourrions ajouter que le visionnage de contenus pornographiques amène à développer une connaissance incarnée des systèmes de classement et de hiérarchisation des corps que sont le sexe et la race. La réticence des hommes hétérosexuels blancs interviewés à rendre compte de cette expérience spectatorielle peut être analysée comme un refus de rendre des comptes au féminisme et à l'antiracisme. Cette stratégie hégémonique est appuyée par une conception à la fois idéaliste et élitiste de la réflexivité spectatorielle, qui revendique le pouvoir individuel de distinguer ses fantasmes de (sa perception sociale de) la réalité, tout en se distinguant des publics masculins subalternes. Une telle réticence peut toutefois également être interprétée comme le manque d'un langage qui permettrait à ces hommes de rendre compte, dans des termes féministes et antiracistes, de leur rapport émotionnel ambivalent à des vidéos pornographiques érotisant des rapports sociaux de pouvoir dans lesquels ils sont eux-mêmes pris. Suivre cette seconde voie interprétative, plus optimiste, revient à se donner pour tâche l'élaboration, par le biais d'une autre éducation à l'image, d'alternatives au modèle hégémonique du spectateur mature, responsable et maître de soi, se situant au-delà du sexisme et du racisme. Cette éducation à l'image pourrait nous former à devenir des spectateurs·trices indissociablement affecté·e·s et critiques, abandonnant l'illusion de la maîtrise rationnelle de soi, tout en continuant d'affirmer des désirs d'égalité et de transformation sociale radicale.

¹⁷ Dyer Richard, « Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif », trad. Pailler Fred, in Vörös Florian, (éd.) *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éd. Amsterdam, 2015, p. 48.

¹⁸ *Ibid.*, p. 47.